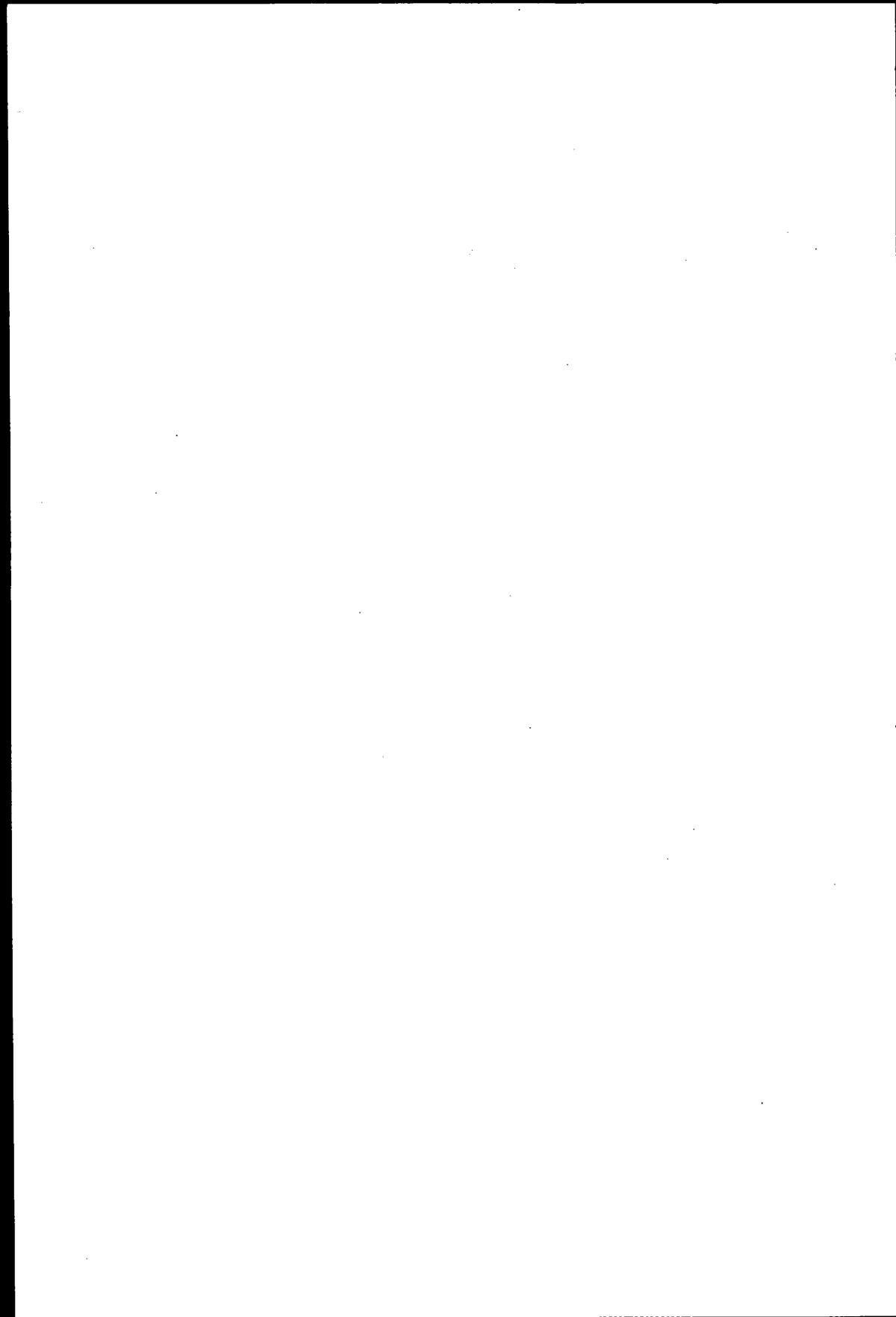


Traductions



Trois poètes d'aujourd'hui

Poèmes de Magda SZÉKELY

Dans le désert (*A pusztában*)

Quel bon abri que ce désert:
il montre ce qu'il a, pas plus.
Il est sans arbre, et ne dessèchent
jamais ses feuilles de cactus.

Je n'ai ni faim ni soif, je pars
pourtant sur mon chemin sableux
pour aller trouver quelque part,
si épuisée que je sois, Dieu.

Je dois le trouver: c'est sa voix
qui m'a dit de venir ici.
S'il m'a parlé, à quelque endroit
il doit avoir de Bouche aussi,

car je ne puis supporter seule
les lourds poids de ma vérité.
Moi, je dessèche, mais mes os
montrent vers Sa Divinité.

Arbre (*Fa*)

D'un mur à l'autre, je remplis
ce que ces murs laissent de place.
Mes yeux: deux traits horizontaux.
Ma joue n'est encore qu'une trace.

Je suis comme l'arbre qui sculpte
toute sa forme dans ses fibres.
Oh, permettez-moi que je pousse
au grand jour, racines horribles!

La rive
(*A part*)

Va et vient sur la rive
Cet éternel ressac
Assaut puis reflux dont le rythme
Est aussi lourd qu'un sac

Ces assauts le rivage
Les supporte
Et quand l'onde s'en va
Il voudrait qu'il l'escorte

Ce qui suffit ou pas
Qui le sait Ou bien est-ce
Que toujours près du souffle
Est la faiblesse.

Un arbre
(*Egy fa*)

La branche d'un arbre le tronc
D'un obus d'hiver l'explosion
Le train m'emmenait quelque part
Et par la vitre un arbre noir

Adaptés du hongrois par Georges TIMÁR

Poèmes d'Ágnes GERGELY

Prière avant d'éteindre la lampe
(*Fohász lámpaoltás előtt*)

Seigneur, protège-moi de la perfection.
Ne m'enlève pas mes fautes, ces brûlures
cunéiformes du pâiras, traces
de ta main. Dans cette ville où les deux rives
se regardent en se montrant les dents,
dessine sur moi un champ de tulipe hollandais. Et lorsque
tu écris sur tes objets les mots "attention, haute tension",
place-moi, ta complice, dans ton circuit. L'étoile
du berger, gardienne d'anciens troupeaux de moutons,
est si rarement visible. Parmi des cumulus, dans
ce monde visqueux de toute part, nous ne nous voyons pas.
Permetts-moi qu'au fond de mes os incendiés, ravagés, court-circuités,
ma mémoire de saurien
jette de la clarté, avant que la nuit ne tombe.

Sous le ciel pannonien
(*Pannon ég alatt*)

La route fait au cellier un virage
si je me penche je vois le village

sur ces chemins en haut polis en bleu
pour l'étrangère tout est si curieux

acacias vignes pas de trace humaine
maison de sable en-dessous des antennes

des caves sous le ciel de Pannonie
ce petit âne est un prophète gris

ses oreilles font des adieux nacrés
populaire était jadis ce quartier

des marchands ambulants laissaient la trace
de leurs chariots qui tels les siècles passent

de braves boulangers paindépiers
voyaient ici le temps furieux passer

le donjon répondit musique et danse
l'italien éclat de la renaissance

dès qu'un chariot passa on vit soudain
naître un chemin sous le ciel pannonien

et tirant sur son cafetan peut-être
par ici venait l'un de mes ancêtres

pour s'arrêter au bord de ce fossé
et furtivement se mettre à prêcher

ou bien tel autre plus sensé celui
qui fabriquait des escarpins de cuir

et mon aïeule aux yeux jaunâtres qui
après avoir les chiens méchant bannis

envoyait jouer au pré les enfants
et puis cueillait des plantes en chantant

autour des collines l'odeur du tan
flottait avec des psaumes dans les champs

en lutte avec le vent avec l'hiver
renés du gésier immense des vers

sans être appelés comme la fumée
ils venaient laissant leurs traces briller

comme je tiens à la glèbe que j'ai
ce même ciel doux les a protégés

leur route a partout un reflet bleuté
eh bien allez, fuyez si vous pouvez.

Adaptés du hongrois par Georges TIMÁR

Poèmes de György RÁBA

Encore, encore
(*Még, még*)

Encore au moins un seul vers
pour boucler par questions et plaintes
pétrées en boulettes
cette gorge qui bée
que son croassement comminatoire
y demeure scellé
que je puisse en croire
le bavardage des eaux
le réveil du vent
le grouillement matinal infini
et que j'y piétinerai moi-même
dans ce monde indivisé.

Firmaments perpétuels
(*Folyamatos egek*)

Au-delà de l'avvers au-delà du revers
là où le mirage ressortit en réalité
ballade funambule
bondie sur l'horizon
vérité de ceux qui du jamais
naîtront une fois
fumée tourbillonnante
au firmament perpétuel
des devins obstinément maléfiques
ô toi friseur des formes
caprice de la nature permets-moi
que j'entre
dans ta demeure sans parois.

Adaptés du hongrois par Georges TIMÁR en collaboration avec le poète

Bálint BALASSI (1554-1594)

*Prière à Dieu: dans Ta grande clémence, prends soin d'un pérégrin,
et couvre-le d'une nouvelle bénédiction
(Könyörög Istennek, hogy bujdosásában viselle kegyelmesen gondját s
terjessze reá újabb áldását)*

Dieu généreux,
toi dont la main
vie m'a donnée:
Soin de moi prends,
guide mes pas,
car n'ai plus que toi.

Dès mon enfance,
n'ai rien attendu,
qui ne fût de toi;
Tel après son père
va l'enfant criant:
j'ai été t'implorant.

Et maintenant même,
en toi seul, Seigneur,
ai placé mon espoir;
M'en remets à toi,
où je trouve appui;
à toi me soumetts.

Quel serait ton profit,
si du fait de mes doutes
j'en arrive au danger,
Moi que par ton fils
tu as su attirer,
et faire fils adoptif?

Oh écoute-moi,
si grand est ton nom,
dans ma supplication;
Montre-moi ta bonté,
et générosité:
bénis ma chance!

Donne-moi,
donne-moi tout le bien
qu'attend mon espoir;
Ma tête bénis,
qui en toi a confiance;
de moi prends soin.

Tout comme belle rosée
que tu laisses tomber
au printemps sur les fleurs:
Seigneur, ainsi sur moi
laisse tomber grand bien -
sur moi, vieux serviteur.

Que jusques à ma mort
mon coeur reste gai,
te rendant hommage
devant toutes choses;
bénissant toutes choses
de ton très saint nom.

Ces vers ai écrits
au bord de la mer,
de l'Océan tout près,
Quatre-vingt onze années
après qu'on a compté
l'année mil et cinq cents.

(Traduction d'Élisabeth COTTIER-FÁBIÁN)

*Comment il prend goût à Célia, et sitôt la supplie qu'elle jette sur lui
doux regard, amour, humeur joyeuse*

*(Ugyanakkor hogyan megkedveli Céliát, ekképpen könyörög mindyárt
neki, hogy kedves szemei reá vetvén, vegye be szerelmében s vidám
kedvében)*

Lumière de mes yeux,
étoile de ma vie,
mon cœur, mon amour, mon âme,
Dont le nom, la façon,
langage et belle tournure,
me remettent en mémoire
Un grand amour passé,
dont ai vive amertume:
de ton amour fais-moi captif!

Mon bien que j'espère, trésor,
quel plaisir répandrais-je,
en ma vie d'orphelin?
De toi seule elle dépend,
et sans toi dois mourir,
de toi seule attends grâce -
Mais si tu abhorrais
qui te regarde et veille,
et plus que lui encore t'aime?

Avec l'aube embellissent
arbres, herbes et fleurs;
sur rosée, soleil levé,
Sonne bel appel d'oiseau;
bêtes sauvages vont bien aise,
matin, passée la nuit;
À nouveau verdit le buisson;
mais pour moi, même alors,
mon souci est ce pur péril.

(Traduction d'Élisabeth COTTIER-FÁBIÁN)

Attila JÓZSEF

*Pour une étreinte qui n'est pas venue
(Elmaradt ölelés miatt)*

Ainsi t'ai-je attendue, tel le soir le dîner,
lorsque je me couchais, ma mère pas encore là.
Ainsi t'ai-je espérée, tout comme, désespéré,
tout bête (et jeune encore), la mort je l'appelais -
Dieu merci, point n'est arrivée... Tu vois comme aujourd'hui
je suis content, lorsqu'à tout cela je repense.
Mais il est bien plus bête encore
 que tu ne sois pas venue,
et pourtant, à nouveau tu viendras!

Le dépérissement qui s'acharne pousse devant lui
le monde, tel mineur son charbon
extrait, mis en morceaux.
Mais au fond, au fond: il vit tout d'une pièce, celui qui aime.
Quel incendie se déclarant, quel mirage
de sabres dégainés m'ont retenu,
 tandis qu'allait filant la lune,
de m'accrocher en toi?

En ce monde mort d'étoiles, comment, tout suppliant,
ai-je pu fendre l'air, impuissant, telles pierres,
sans même pouvoir nager tout droit face au courant
de ton sexe chéri!...Où donc était ce sexe?
Tandis qu'ici, précipitée, mentait l'heure,
tu fixais, médusée, une estrade,
 et dans le filet grand ouvert d'un rythme,
tu as vibré sans moi.

Tu gémis, bien sûr: comme c'est désagréable,
que s'effiloche une maille de tes bas!
Maintenant, de notre amour une étreinte s'en est allée,
et dans ta grâce même, évanouie pour toujours.
Vois l'artiste qui s'est battu contre la mort des choses,
et sois-en le témoin! Mais avec moi: avec nul autre.
 Et sache maintenant ce que c'est, le souci;
Sache ce que tu fais. Je ne suis pas si fou.

(1936)

Traduction d'Élisabeth COTTIER-FÁBIÁN

Poèmes d'Attila JÓZSEF

Soupir
(*Sóhaj*)

Si des larmes ruissellent,
Si une âme pleure
Si un cri résonne
Si un ciel tonne
Cela se passe sur la planète terre,
N'importe où:
Ce sont mes larmes,
C'est mon âme
C'est mon cri,
Mon châtiment:
Sur la planète terre
Où que
J'aïlle, toujours
Ruissellent mes larmes
Pleure mon âme,
Mon cri résonne,
Le ciel tonne
— Une tête est maudite
Ma tête —
Une tête maudite
Au-dessus de toi.

(1921)

Christ Révolté
(*Lázadó Krisztus*)

« O Seigneur Mon Dieu, ne sois pas la Bonté
Ne sois pas un autre que le dieu de Justice
Donne davantage d'épis, mais pour autant n'emporte pas la
Rose

Ou bien ne reste pas dans ton vieux palais le Cosmos
Sors, regarde: que fait ton serviteur
Vois si la malédiction humaine ne transforme pas en loques
ta houppelande — la vie.

Pour toi briser l'épine sera facile
Tu pourrais apprendre même de moi, Seigneur.

Je la brise moi-même, et n'ai point à dîner, je n'ai qu'un lopin: long d'une Toise.

Ta terre, tout de même, je la garde propre
Et désormais me voici large échine douloureuse,
Je la ploie sans cesse, ne souhaite plus qu'encore
Je me détériore.

C'est pourquoi je me continue tant que je peux,
Bien que mes mains soient couvertes d'ampoules enflammées
Et si la tempête venait, comme l'arbre pourri
Je me dresserais.

Mais au moins prête-moi ta houppelande
Toi que n'atteignent ni les calamités ni la pluie
Tu as un beau château de seigneur, et tu gardes bien leste
Ton pied.

De toute façon, tu ne me paieras pas mon travail correctement
Mon lit m'est froid au corps, la Terre
Et tes paroles dorées se sont changées en mauvais et retentissant
Métal.

Et puis dans mon travail je vaux même autant que toi
Dans ta grande passion, d'ailleurs mon âme aussi
Bientôt sera une part de toi, et la plus belle lumière
répandra.

Elle deviendra tes yeux, pour que tu voies tout ici
Je parle en connaissance de cause, les yeux te manquent encore,
En ce moment, tu ne me vois pas. Si tu devenais maintenant juste
Seigneur! »

Comme une brute fatiguée, il tremble corps et âme.
Les compagnons, finissant le travail à moitié, s'esclaffent,
Et il se crucifie car il le sait: pour lui viendra plus tôt
Le soir.

Sa grande âme délabrée jette encore ces mots
Et dehors laisse pendre un cœur délavé, livide
Comme un pendu, sa langue,
Grise, violacée.

(1923)

Noël
(*Karácsony*)

Il fait froid, moins vingt degrés
Chantent les tourbillons de vent et les gens
Les feuillages sont morts, pourtant quelqu'un est né
À notre foi de semeur chaleureux
Les champs réfléchissent sérieusement
Les rues conduisent les cœurs
Animés d'un amour sûr
Il n'y a que le triste amour qui se dise
Maintenant on est bien là où on n'a pas fait de fenêtre
Sans bois on se réchauffe aussi auprès des gens
Mais où mettra-t-on les géraniums
Au-dessus de nous en résonance, pur, chante le ciel
Avec les branches nouvellement nées chargées de bourgeons
Il construit un feu derrière les fronts glacés.

(1923)

Chant libertaire
(*Szabados dal*)

Là où il n'y a pas d'électricité aux lampes
allume un bourgeois à la bougie
quand il n'y a pas de viande dans les haricots
qu'un bourgeois fumé y cuise
Telles sont mes recommandations, mon cher camarade

Tes vilaines chaussures ne valent pas un sifflet
avec l'œil d'un bourgeois masse tes durillons;
et quoi cette fenêtre prends donc toute la rangée
mastique le nez du bourgeois
Telles sont mes recommandations, mon cher camarade

Quand il faut mener la guerre clandestine
relie le volume de Marx avec la peau d'un bourgeois
sinon Marx, plutôt
Bakounine et Kropotkine
Telles sont mes recommandations, mon cher camarade

De mieux en mieux,
extermine le bourgeois avec préméditation
celui qui est une poule mouillée,
qu'il en pende cent vingt seulement
Telles sont mes recommandations, mon cher camarade.

(1927)

József Attila

ATTILA JÓZSEF, crois-le, je t'aime beaucoup, et cela
je l'ai hérité de ma mère, bénie fut cette femme, vois-tu, au monde elle m'a mis
La vie en vain la comparons aux chaussures ou à un pressing,
Ce n'est pas pour cela que nous l'aimons
Trois fois par jour, on sauve le monde, mais on ne sait même pas allumer
une allumette, si ça continue comme ça, je ne m'en soucie guère
Ce serait bien de prendre un ticket et remonter à l'origine de nous-mêmes
vu qu'elle habite en vous, sûr,
Tous les matins je baigne mes pensées dans l'eau froide, ainsi
deviennent-elles fraîches et vivaces
Du diamant de beaux et doux chants percent, si nous les faisons germer
au fond de nos cœurs
Ils s'en trouvent qui à cheval en voiture et en avion aussi
vont à pied, moi, dans le chant de l'alouette à l'aube me prélasser,
pourtant jadis j'ai franchi le précipice,
Nos âmes de justes, comme les habits du dimanche, de tous nos soins
Protégeons-les, que tout soit fin prêt pour les jours de fête.

(1925)

József Attila

Joyeux et gentil il était et peut-être obstiné
si on le maltraitait, il croyait avoir raison.
Il aimait manger, dans un sens et dans un autre
à dieu même, il ressemblait.
D'un médecin juif, il reçut
un manteau et ses parents
ainsi l'appelaient: "Que je ne le voie plus ici!"
Dans la religion orthodoxe
le repos n'a pas trouvé, seulement un prêtre —
Tout le pays était dans la désolation,

bon, mais ne vous attristez donc pas.

(1928)

Plaine hongroise
(*Magyar Alföld*)

Plaine hongroise — le tourment est son coteau
son temple un piquet;
son sol une nappe de lait caillé, mais dedans
s'agitent des pierres aiguës.

L'homme hongrois — ses haillons sont un drapeau
sa nourriture l'assiette;
nation qui récolte l'herbe folle nous sommes, pour nous
pieds nus vient la mort en guenilles!

Eh! poète! ta lune est morte;
ton nombril est une corde;
si tu claques des doigts, la ville brûle, ton crayon
fume il ne mérite pas une allumette!

ah! vous qui grandissez en nuée de feuillages
petits bougres de sureau —
regardez, voilà que sur la grand route, muets
s'expatrient les peupliers!

(1928)

Chant de regös
(*Regös ének*)

Je traie le taureau aux naseaux couleur de suie
conte, renard, je le cache,
dans le lait de taureau le charme regarder,
conte, renard, je le cache
Mes sept baquets sont en bonne fonte,
conte, renard, je le cache,
ils brûlent dans la vapeur
conte, renard, je le cache,
Recouvrir mes baquets bouillants
conte, renard, je le cache,
j'ai couru dans tous les sens cueillir des roses
conte, renard, je le cache,
Le seigle du peuple roule dans la rose
conte, renard, je le laisse choir,
Le cœur de l'intendant dans la choucroute
conte, renard, je le laisse choir,

Pommader son maître avec un tel onguent,
 conte, renard, je le laisse choir,
 il paye le peuple avec un rond de cerceau
 conte, renard, je le laisse choir,
 Que leur foin se change en paille
 conte, renard, je le laisse choir,
 L'assiette de pâtes en sangsue
 conte, renard, je le laisse choir,
 Que les cornes de leur chèvre soient une flamme
 conte, renard, je le laisse choir,
 qu'elle encorne leur couverture
 conte, renard, je le laisse choir.

(1930)

Pleurs tardifs
 (Kései sirató)

Je brûle toujours d'une fièvre de trente-six degrés,
 et toi, tu ne me soignes pas, mère.
 Comme une fille légère et facile dès qu'on lui fait signe,
 tu es allée t'allonger aux côtés de la mort.
 À partir d'un doux paysage d'automne,
 et de tant de femmes aimées j'essaye de te recomposer.
 Mais le temps manque, désormais je le vois,
 le feu me consume concentré.

La dernière fois, j'allais à Szabadszállás
 c'était la fin de la guerre
 et Budapest l'inextricable
 était sans pain, les boutiques restaient vides.
 À plat ventre en travers du toit du train
 Je ramenaï des patates, et du millet aussi dans un sac; pour toi,
 moi l'obstiné j'avais même trouvé un poulet
 et tu n'étais désormais nulle part.

Tu m'as repoussé, aux vermisseaux tu as donné
 la douceur de ton sein, et toi-même avec.
 Tu réconfortais ton fils, ou le réprimandais,
 mais, voilà que tes douces paroles n'étaient qu'un leurre, un mensonge.
 Tu refroidissais ma soupe, soufflais dessus, la mélangeais,
 tu disais: Mange, c'est pour moi que tu grandis, mon ange!
 Maintenant tes lèvres vides goûtent l'humus gras.
 Tu m'as trompé!

Que ne t'ai-je mangée, ton dîner
tu m'apportais! - j'ai demandé cela moi ?
Pourquoi courbais-tu ton dos en lessivant ?
pour le rendre à plat au fond d'une caisse de bois ?
Vois je serais heureux si tu me battais encore une fois
Maintenant ce serait le bonheur, je te tiendrais tête.
Tu n'es qu'une vaurienne, tu fais tout pour n'être pas,
tu gâches toujours tout, ombre de toi!

Tu es plus retorse que n'importe quelle femme
qui trompe et paye en promesses seulement.
Furtivement tu m'as trahi moi qui suis
né dans la douleur, foi vivante de tes amours.
Tu n'es qu'une tzigane! Ce que tu as donné en cajolerie,
au dernier moment tu le reprends à la dérobée!
Vient à l'enfant l'envie de dire des insultes
tu ne les entends pas, maman. Réponds-moi!

Mon esprit petit à petit devient plus clair,
la légende s'efface.
L'enfant qui reste attaché à l'amour de sa mère,
s'aperçoit à quel point il est stupide.
Tous ceux qui sont nés d'une mère finiront par être déçus,
soit comme je viens de le dire, soit en essayant lui-même de tromper.
S'il lutte, il en mourra et s'il si résigne
il en mourra aussi.

(décembre 1935-1936)

On ne me lèvera plus
(*Nem emel fől*)

Ainsi donc personne ne me lèvera plus,
je suis enlisé dans la boue.
Prends-moi pour ton fils, Mon Dieu,
Que je ne sois plus l'orphelin cruel.

Ramasse-moi, Créateur façonnant,
et ce à quoi je suis contraint,
te revendiquer, te renier,
en ces deux besoins, assiste-moi.

Tu sais comme j'ai le cœur d'un petit enfant —
ne te venge pas d'un tel reniement;

n'aveugle pas mon âme,
parfois permets — lui de voir le ciel

La peine ne me faisait plus rien
car j'ai endossé tous tes soucis,
dans les fossés de ce monde d'ombres
veille désormais sur moi.

Avertis tous ceux que j'aime
de m'accepter d'un cœur meilleur.
Examine donc de ma cause,
avant que je ne m'offre en victime.

(février 1937)

Maintenant seulement
(*Csak most...*)

Maintenant seulement je comprends mon père,
qui sur la mer houleuse
se lança en quête de l'Amérique

Il prit la route — le phénomène n'est pas nouveau, —
prêt à empoigner bravement
sa bonne fortune native

Lui aussi s'aigrissait,
amer, déçu dans cette vieille métropole,
il en avait assez de cuire le savon parfumé.

Maintenant seulement je comprends mon père,
qui sur la mer vertigineuse
se lança en quête de l'Amérique

Ces messieurs jasaient jacassaient,
lui a noué son baluchon. Il aborda,
là où miroite l'argent aux yeux du bon ouvrier.

Au bois plus un brin de buisson pour lui,
pendant tout le voyage il se remémora le passé
et vomit sur l'écume jaillissante.

Il abandonna sagement sa famille —
ses rejetons n'avaient pas à le bénir
parce qu'il gagnait durement son pain,

et qu'ils le maudiront s'ils deviennent grands.
Il n'était pas homme à faire étalage de moralité,
et ne plaçait pas sa confiance dans un nuage menteur.

Maintenant seulement je comprends mon père,
qui sur la mer traîtresse,
se lança en quête de l'Amérique.

C'est maintenant seulement, que j'aborde un nouveau monde.
Flora est mon Amérique.
Les rives du passé se sont effacées,

je ne piétine pas dans leur vacarme et leur infortune,
du fond des visages humains
surgissent les rives d'une intelligence nouvelle.

Tout comme mon père a tenté l'aventure —,
dût-il être cent fois inexistant,
c'est à Dieu que je confierai le monde.

Moi je ne refuse pas le combat:
pour mon amour, je trompe, je tue —
si possible, que ce soit dans les règles.

(juin 1937)

(Traduits par Annie FOLINAIS)

Antal SZERB: Carélie, Finlande, Estonie¹

En 1769, l'Europe tout entière observait fiévreusement un phénomène qui, il est vrai, s'étendait fort loin: jusqu'à la voûte du ciel. Les astronomes avaient en effet calculé que c'était l'année où Vénus devait passer devant le Soleil. Ainsi furent mises sur pied des expéditions aux quatre coins du globe, aux points les plus reculés, d'où l'on pourrait contempler au mieux ce remarquable événement cosmique. C'est en une telle expédition que se lança le capitaine James Cook à bord de son bateau l'*Endeavour*;² et au fil du temps, l'expédition se transforma en gigantesque voyage d'exploration, par lequel il enrichit l'Europe de ses découvertes scientifiques: les îles du Pacifique, et aussi ce mystérieux continent, l'Australie. Son périple inspira même la littérature: l'île où Cook acheva ses observations astronomiques, Tahiti, devint un vrai mythe aux mains des écrivains du XVIII^e siècle, dans les livres desquels vit là l'Indigène Heureux, point encore corrompu par la civilisation, et dont la vie, les jugements, sont très souvent cités par penseurs et poètes de cette si lasse Europe de l'ère Prémantique.

Par un hasard curieux, Vénus et sa trajectoire n'ont cessé d'évoquer, dans la vie spirituelle des Hongrois eux aussi, quelque heureux temps archaïque, et fait don à la littérature hongroise d'un Tahiti à elle, tout hongrois. L'exemple qui va suivre prouve bien que les étoiles indiquent aux hommes leur route — reconnaissons pourtant que c'est là le seul exemple dont nous disposons, dans toute l'histoire de la littérature.

Il advint un jour que le roi du Danemark et de la Norvège, Christian VII, envoya en mission le Norvégien Vardöhusba au point le plus septentrional de la Norvège, à seule fin d'observer la trajectoire de Vénus. Vardöhusba demanda à Miksa Hell, père jésuite viennois d'origine hongroise, de mener l'expédition, et celui-ci en outre emmena avec lui son confrère János Sajnovics. Effectivement, le 3 juin 1769, ils purent observer la trajectoire de Vénus; mais leur route à eux se révéla autre, et même, eut les résultats les plus inattendus. Comme l'écrit l'érudite professeur de Kolozsvár, Ignác Halász, dans son style si plein de charme, si désuet: « depuis des années des hommes s'en étaient allés à la découverte d'étoiles déjà connues, mais au firmament de la science linguistique, ils ont, eux, découvert une étoile, inconnue jusqu'alors: la parenté de la langue hongroise et de la lapone ».

Hell, lorsqu'il se mit en route, avait déjà décidé en lui-même qu'il suivrait les traces de la parenté des langues hongroise et lapone, évoquée dès le XVII^e siècle par le grand pédagogue János Ámos Comenius, et après lui bien d'autres savants — mais en Hongrie, on n'avait guère prêté attention à la chose. Les premiers à s'intéresser à la science linguistique hongroise avaient pour habitude de ne l'apparenter qu'à la langue hébraïque, qu'ils tenaient pour la plus vieille au monde, puisqu'Adam et Ève parlaient hébreu — et d'ailleurs ils avaient trouvé de nombreuses, de merveilleuses concordances. Hell, plongé dans l'étude des étoiles, s'en remit à Sajnovics pour étudier la

¹ Le titre original hongrois comporte deux noms d'usage archaïque (*Karjel* et *Esthonnya*), mais aussi des jeux de mots difficiles à traduire: *Karjel*, *Finomország*, *Esthonnya* peuvent donner, littéralement: Signe de Bras, Pays de Finesse, Patrie du Couchant... (*Kar + Jel*; *Finom + Ország*; *Est + Hon(y)*). (N.de la T.)

² En français: L'Entreprise, La Tentative...

question linguistique. Sajnovics, dans son enthousiasme, était déjà en plein travail, et s'aidant du seul dictionnaire lapon alors existant, avait dressé une liste de cent cinquante mots que l'on pouvait harmoniser avec des mots hongrois. Son choc n'en devait pourtant pas être moindre lorsque plus au Nord, en Finlande, il rencontra des Lapons en chair et en os, des lèvres desquels sortaient des mots hongrois à peine déformés. Cette secousse brutale, c'est à travers un latin livresque, formel, que nous la revivons: « ut, dum ipsos sermocinantes audirem, in patria inter Ungaros me versari crederem » — « de telle sorte que, tout le temps où je les entendis converser, j'aurais fort bien pu croire que je me trouvais en ma patrie, en compagnie de Hongrois. »

Les découvertes de Sajnovics furent accueillies avec grand intérêt à l'étranger; mais ici, chez nous, il n'y eut pas le moindre écho scientifique: après plus de cinquante ans déjà, les linguistes n'avaient toujours pas admis la parenté des langues hongroise et finnoise. Mais la littérature, qui en Hongrie est le berceau de toute chose, et qui, en cette patrie de poètes, a toujours eu un demi-siècle d'avance sur science et politique, prêta sur-le-champ la plus grande attention. Les distingués poètes à culture francophile, appartenant au cercle de György Bessenyei, protestèrent d'emblée contre cette parenté à l'odeur de poisson. « Préservons la nation du joug de Sajnovics! » fut l'avertissement d'Ábrahám Barcsai, qui veillait au grain — et l'excentrique vieux général Lőrinc Orczy ne le lui cède en rien pour l'ironie:

Toi, l'astronome, ou qui que tu puisses être,
Retournes-en-toi vite à tes si doux parents,
Pour avec eux manger maïs de poisson fait ...
Mais notre hongroise langue, ne la juge jamais!

Alors même que ces gens refusaient l'idée d'une parenté finnoise-lapone-hongroise, András Dugonics, piariste de la ville de Szeged et chef de file de la littérature populaire hongroise, fut aussitôt saisi par la nouvelle, son imagination y voyant un « réveil plein de fièvre de l'âme nationale ». Cela lui inspira son célèbre roman: il s'agit d'*Etelka: une Bien Étrange Jeune Fille Magyare de Világosvár, au Temps de Nos Souverains Árpád et Zoltán*.³ Ce livre fut le premier grand "livre à succès" hongrois: la première édition, en 1788, fut très vite suivie par une seconde, en 1791— ce qui

³ András Dugonics (1740-1818), l'un des premiers romanciers à s'intéresser de près au folklore hongrois; selon Tibor Klaniczay (*Histoire de la littérature hongroise des origines à nos jours*, 1977, éd. Corvina, Budapest), « il travailla jusqu'à sa mort à un recueil de paraboles et de proverbes hongrois » (*op. cit.*, 131). Son roman "historico-politique", *Etelka* (publié en 1788), était une tentative, de la part de l'auteur, de « reconstruire une identité hongroise », à travers des filiations qui distancieraient les Magyars des Habsbourgs — et, en transposant, de l'hégémonie habsbourgeoise du XVIII^e. Cette reconstruction identitaire passait, entre autres choses, par une vulgarisation de l'histoire du Royaume de Hongrie à compter du IX^e siècle (conquête du Bassin des Carpathes par les tribus magyares menées par Árpád). L'action du roman se situe au X^e siècle. Klaniczay rappelle d'ailleurs que cette vulgarisation de l'histoire des Hongrois put se faire essentiellement car Dugonics eut accès, pour l'arrière-plan de son roman, aux écrits du chroniqueur Anonymus, ayant vécu au XII^e siècle: c'est en 1746 en effet que fut "redécouverte" la *Gesta Hungarorum*, écrite en 1279.

tenait proprement du prodige. La même ferveur accueillit les œuvres qui suivirent: le roman *Jolánka*, la pièce de théâtre *Etelka en Carélie*. La meilleure preuve de l'engouement des Hongrois pour ces romans est bien l'usage courant, aujourd'hui encore, des deux prénoms féminins *Etelka* et *Jolán*. La parenté nordique n'avait su se gagner la science de l'époque, ni la littérature d'une élite à la trop fine bouche, mais avait conquis en revanche le cœur du grand public hongrois. Les temps qui suivirent donnèrent raison à ceux qui savaient rester naïfs, crédules; à ceux qui savaient se laisser ravir.

Les critiques d'histoire littéraire ne dirent pas grand-chose d'*Etelka*. Le livre situe son action au temps d'Árpád, mais fait ressurgir, à l'aube des temps magyars, l'atmosphère des hommes à perruque des XVII^e et XVIII^e siècles; en effet, comme l'a montré dernièrement Dezső Baróti, jeune chercheur de Szeged, avec, à l'appui, un puissant appareil critique, les modèles de Dugonics n'étaient autres que les romans occidentaux de l'âge baroque.⁴ Árpád devient un despote de l'ère de l'absolutisme; c'est un incapable sans force d'âme, ne vivant que pour ses amours, et que mène par le bout du nez son conseiller Róka. Les dames de l'ancien temps magyar, mais aussi les messieurs, défaillent en série; en une occasion même, quatre d'entre eux tombent évanouis de concert: *Etelka*; son père, le *vezér* Gyula,⁵ le prince *Etele*, fiancé d'*Etelka*; sans oublier la fidèle nourrice. Il est vrai qu'*Etelka*, reprenant ses esprits après son évanouissement, a coutume de jurer en vrai hussard — car Dugonics aime à pimenter son style des proverbes cueillis à la bouche même des pêcheurs de la Tisza. « Lui, c'est du beurre rance, toi du jambon piqué de vers, vous allez bien ensemble! » s'exclame-t-elle.

Nul doute que le livre est, pour la plus grande part, redevable de son succès aux rêveries nées des découvertes de Sajnovics. *Etele* lui aussi, le héros du roman, est un parent nordique, ou plutôt un Hongrois du nord, car Dugonics accepte les théories de Sajnovics, selon lesquelles il fut un temps où les peuples parents du nord étaient tous des Magyars. *Etele* parcourt incognito la terre hongroise: lui est fils du souverain de Carélie.

Selon Miksa Hell, c'est la Carélie qui était terre d'origine des Magyars. Le nom de ce territoire, parfois aussi nommé *Karjala* ou *Kirjala*, provient du mot hongrois *kar-jel*: puisque son emblème montrait une paire de bras — l'un tendu, ouvert, l'autre portant épée — ils témoignaient du caractère guerrier des Magyars. Sajnovics l'a mis en poème:

⁴ Dezső Baróti, mentionné au passage par Szerb dans son *Magyar irodalomtörténet* (voir note qui précède), a, entre autres études littéraires, publié en 1934 une monographie de Dugonics, parue à Szeged: *Dugonics András*. Ailleurs — dans son *Magyar irodalomtörténet (Histoire de la littérature hongroise, 1934)* — Szerb note, avec son habituelle ironie, que lorsque parut le roman *Etelka*, « (...) la jeune fille apparaissait sur la jaquette du livre en compagnie de son futur époux, tous deux en costume hongrois du XVIII^e siècle (...). L'Histoire alors n'était pas encore perçue comme un monde à part, un monde en soi, et l'on n'avait pas conscience que chaque époque diffère de toute autre; on savait seulement qu'il existait une littérature nationale; et pour le grand public, cela suffisait. »

⁵ Rappelons que les *vezér* (mot d'origine turke) étaient initialement les chefs des sept tribus qui avaient envahi le Bassin des Carpathes.

Cœur guerrier ils avaient autrefois, nos ancêtres!
"Signe-de-bras" montraient sur leur écusson d'armes.

Si l'on en croit Dugonics, les *scythae regii* — les rois scythes auxquels faisaient référence les auteurs anciens — vivaient là, et c'est du mot *királyi*⁶ que découle le nom *Kirjala*.

Dans la suite de ses ouvrages, l'imagination de Dugonics va plus loin encore, dans sa description d'un premier âge nordique hongrois au belliqueux bonheur. *Etelka en Carélie* se déroule sur une île de Finlande. Nous y apprenons que le vrai nom des *lappok* "Lapons" n'est autre que *lápok*, celui des *finnek* "Finnois" les *finomok*, que la *Balti-tenger* "Mer Baltique" est bel et bien du hongrois, et même, qu'il s'agit plutôt de *Balti-tönger* — comme dans le parler de Szeged; que la *Bothnia* était en fait *Botország*, que l'*Ingerland* était une possession russe, que *Hopvár* et *Holmia* correspondaient en réalité à *Holmi*. On appelait à l'époque *Széplaki* "Bellecontrée" le royaume des Lapons. À l'emplacement de Saint-Pétersbourg, qui appartenait alors à la Carélie, se tenait une grande ville du nom de *Nagyhabi* "Grandsflots". Et des Magyars vivaient partout, partout au nord; Magyars heureux, probes, guerriers; fils de la Nature, aussi peu corrompus que ceux dont l'imagination du XVIII^e siècle avait peuplé Tahiti.

Dugonics ne fut pas le seul à rêver d'un ancien berceau nordique. Le héros de l'épopée de László Percsényi Nagy, un certain Szakadár, souverain *esthonyai* (ou estonien), combat en vrai héros, au V^e siècle, Russes et Goths; il part pour le Grønland, puis, bien avant Christophe Colomb, découvre l'Amérique; une fois là-bas, il se lie d'amitié avec les Amazones — mais les plus âgées des Amazones deviennent jalouses des jeunes gens, en appellent aux Péruviens, et ceux-ci se retrouvent vainqueurs de Szakadár, qu'ils exécutent: ce sont les descendants de Szakadár qui fondent le royaume du Japon.

Autrefois je souriais toujours à ma lecture des livres de Dugonics, ou lorsque je dissertais sur eux; cela n'a guère changé aujourd'hui, mais au sourire vient se mêler l'émotion. Je commence maintenant à comprendre ce que pouvait signifier alors, pour la communauté hongroise, la découverte qu'elle n'était pas entièrement isolée: elle n'était pas peuple archaïque, sans compagnons en ce bas monde, car il y avait, fût-ce dans les lointains du nord, d'autres peuples parlant des langues de même famille que la sienne. Aujourd'hui je comprends la beauté, même naïve, des anciennes visions du religieux de Szeged. Aujourd'hui, d'une certaine façon, à la fois se révèlent très réelles ces visions, et très proches ces lointains parents; proches, partie de nous aussi — tout comme ce n'est que lorsqu'ils nous font mal, que nous prenons conscience de nos bras.

Antal SZERB, 1939, *A varázsló eltöri pálcáját* (Le magicien rompt sa baguette)
Traduction d'Élisabeth COTTIER-FABIÁN

⁶ Mot hongrois, en français: "royal", N. de la T.